

core qu'à Dieu seul ; ils tressaillirent en même temps, sous l'influence d'une volonté irrésistible qui les entraînait, et qui les poussait l'un vers l'autre ; enfin, dominé par un pouvoir surnaturel qui donnait à son cœur et à son esprit l'éblouissement d'une extase, Fleurette s'avança vers ce jeune homme qui avait l'air de l'appeler et de l'attendre ; elle osa lui prendre la main qu'il avait osé lui offrir ; et, après un moment d'incertitude qui était le dernier effort de sa pudeur contre la fascination qui l'avait éblouie, Fleurette lui dit d'une voix émue :

—Je ne sais pas qui vous êtes, mais il me semble que je vous connais déjà ; je ne vous ai jamais rencontré dans ce monde, mais il me semble que je vous ai déjà vu cent fois au moins ; vous ne m'avez jamais parlé, sans doute, mais il me semble que je me rappellerai le son de votre parole, pour peu qu'il vous plaise de me répondre ; nous sommes bien étrangers l'un à l'autre, et pourtant il me semble que je vous aime et que je vous ai toujours aimé... Qui donc êtes-vous ?

—Un malheureux....

—J'en étais sûre !

—Un proscrit....

—Je m'en doutais !

—Des ingrats m'ont trahi en me voyant, le peuple a crié : Mort à l'aristocrate !.. et quelques méchants m'ont blessé.

—Quel est votre nom ? votre état ? votre famille ? D'où venez vous et où allez-vous ?

—Vous le saurez demain....

—Comme il vous plaira.. A demain ! D'ici là vous serez sous ma protection et sous la protection de ma mère qui est dans le ciel ! Adieu.

—Adieu ! J'ignore, à mon tour, qui vous êtes ; notre vieille amitié.. commence aujourd'hui seulement, vous le disiez tout à l'heure ; nous sommes bien étrangers l'un à l'autre, mais il me semble aussi que je vous ai déjà aimée, que je vous aime, et que je vous aimerai toujours.

—Je l'espère !

Le lendemain, à son réveil, le protégé de Fleurette trouva, dans la chambre qui lui servait de refuge, de petites provisions que sa protectrice avait eu le soin d'y apporter, à l'intention de son nouvel ami ; il trouva sur un meuble des brochures, destinées aux menus plaisirs de sa journée ; il trouva du linge, des vêtements, tout ce qu'il lui fallait pour opérer en lui une élégante métamorphose ; certes, c'était là un beau rêve pour un proscrit.... et il sommeilla tout le jour, tant il avait peur de réveiller les souffrances et de dissiper les songes heureux !

Le soir venu, cette femme, cette jeune fille, qui était si belle et si bonne, prétextait sa visite habituelle dans la chambre de sa mère pour visiter un beau jeune homme qu'elle s'était promis de sauver par la seule puissance de son dévouement et de son courage : elle le força de s'asseoir dans un fauteuil qui touchait presque à celui qu'elle venait de prendre ; elle lui dit, en le regardant avec une attention toute joyeuse, comme si elle eût admiré, dans sa personne, un changement qui était son ouvrage :

A la bonne heure ! je vous reconnais à grand'peine, et je vous en félicite ! Dieu merci, vous voilà revenu de votre terreur, tout-à-fait remis de votre fatigue, et votre blessure était heureusement fort légère ; il vous reste quelque chose à m'apprendre, n'est-il pas vrai... Parlez moi donc, mon ami, je vous écoute.

—Mon récit ne sera pas long, Fleurette, car la seule noblesse de ma famille est déjà la moitié de mon histoire ; je suis le

comte Louis de Figeac.... un royaliste, un aristocrate, un émigré !

—Mon Dieu ! s'écria l'innocente jeune fille, cette odieuse émigration est donc rentré en France ?

—Non, mais j'ai voulu y rentrer, et le ciel a récompensé mon audace : je vous ai vue, et je suis sûr de me souvenir de Fleurette.

—Et le motif.... le motif réel de votre voyage dans ce pays, par le temps qui court et par les lois impitoyables qui punissent les traîtres ?

—Je vais vous le dire : ma mère, qui m'attend dans ce monde affreux que l'on appelle l'exil, possédait autrefois, dans les environs de Nantes, une vieille résidence dont elle adorait la vaste et solennelle tristesse ; c'était là une magnifique terre qui se peuplait, aux yeux de ma mère, des grands noms, des beaux souvenirs de son illustre famille ; ce qu'il y avait surtout de bien cher et de bien précieux pour elle dans cette noble thébaïde, c'était la mémoire, c'était le fantôme d'un enfant qu'elle avait perdue, d'une jolie fille qu'elle pleurait encore après cinq ans de douleur, de regrets et de larmes. La veille de son départ pour l'Allemagne, avec la douce pensée, avec la douce illusion d'un retour en France, ma mère s'en alla planter, en pleurant, sur la tombe de sa fille, aux bords du marbre tumulaire, une petite fleur, un lis du jardin, dont le double symbole représentait, au fond de son cœur, la noblesse presque royale de sa race et l'innocence presque divine de son enfant ! La pauvre femme se trompait, aussi bien que toute l'aristocratie française : le simple voyage des aristocrates a duré plus d'un jour ; il durera bien des années, peut-être, et ma mère commence à désespérer de pouvoir s'agenouiller encore sur le tombeau de sa fille ! Je suis maintenant son fils unique. Fleurette, et le moindre désir, la moindre volonté de sa malheureuse vieillesse est un ordre pour moi : elle m'a ordonné de revenir secrètement en France, de me glisser dans le jardin de notre domaine de Figeac, de prier pour elle sur la terre bénie qui garde les dépouilles mortelles de ma sœur, et de dérober à la tombe la fleur qu'elle y avait plantée, le lis qu'elle avait arrosé de ses larmes ! Eh bien ! chose étrange, incroyable miracle ! l'orage a passé sur sa fille sans briser le marbre qui la couvre, sans briser la fleur qui la couronne.... Oui, j'ai retrouvé sur son trône de gazon le lis symbolique, le lis tant regretté par ma pauvre mère ; je l'ai baisé cent fois en pleurant, je l'ai cueilli d'une main avide.... Il est là, sur mon cœur, et je le garde !

—Louis, s'écria Fleurette après avoir réfléchi un instant, Louis donnez-moi cette fleur !....

—Il vous plaît de la saluer à votre tour, et de l'adorer !

—Il me plaît de la recevoir de vous, mon ami, comme un souvenir de votre estime, comme un présent de votre amitié !

—Prenez-la donc comme un témoignage de ma reconnaissance, et puisse-t-elle vous porter bonheur !.... Je vous donne un trésor qui n'est pas à moi seul, Fleurette ; mais vous avez sauvé le dernier enfant de ma pauvre mère et la joie de ma mère me pardonnera !

—Je la garderai, à votre place, avec un amour, avec un respect, avec une piété bien dignes de votre sœur et bien dignes de votre mère.... Oh ! je vous le jure, je ne perdrai cette fleur qu'en perdant la vie !

A ces mots, Fleurette courut à l'autre bout de la chambre ; elle se glissa dans l'alcôve ; elle prit, dans l'édredon de l'oreiller, un livre de messe dont nous avons parlé au début de cette his-